

BULLETIN DE LIAISON

des membres de la

**Société d'Histoire
de Remiremont et de sa Région**

31 rue des Prêtres
88200 REMIREMONT

Site : <http://pagesperso-orange.fr/shl88/>

ROMARICI MONS



N° 55 – Juin 2010

Les dames de Mauléon à Remiremont

La maison de Mauléon est originaire du Poitou. Jean Blaise de Mauléon est le premier qui vint s'établir en Lorraine. Il fut seigneur en partie d'Autigny-la-Tour et de Saint-Elophé, seigneuries qu'Antoinette du Châtelet, sa femme, lui avait apportées par leur mariage contracté en 1558. Jean Blaise de Mauléon était également seigneur de la Bastide¹. Capitaine d'une compagnie de 50 cheveu-légers puis sénéchal du Barrois, il fut ensuite chambellan et capitaine des gardes du corps du duc Charles III, puis bailli de l'évêché de Toul. Il résida successivement au château de Maizières-lès-Toul puis dans celui de l'Avant-Garde qui domine la Moselle à Pompey². La date de sa mort est située autour de 1613. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Elophé sous une pierre tombale aujourd'hui conservée au Musée lorrain à Nancy³.

Jean Blaise de Mauléon eut une descendance qui vécut en Lorraine jusqu'au début du 18^{ème} siècle et qui s'éteignit alors avec les enfants de François Charles de Mauléon et de Catherine de Cicon. Mais d'autres branches subsistèrent.

Outre les chanoinesses de Mauléon appréhendées au chapitre de Remiremont, la famille a d'autres attaches avec cette ville par le biais du chevalier Charles de Bruyères-Chalabre (1821-1905), avocat, collectionneur et fondateur du musée qui porte son nom. Celui-ci en effet, dernier survivant de la branche lorraine des Bruyères-Chalabre, institua comme héritier le comte de Mauléon, son lointain parent, à condition que celui-ci joigne à son nom celui de Bruyères ce qui fut fait⁴.

La famille de Mauléon a fait l'objet d'une très rare généalogie imprimée, mise en ordre par César François, comte de Mauléon, et imprimée à Nancy chez Thomas au 18^{ème} siècle⁵.

Trois dames de cette famille ont appartenu au chapitre des dames nobles de Remiremont :

¹ La Bastide, dans le pays de Comminges en Gascogne, près de Lombez (Gers)

² Il possédait également le beau château d'Autigny-la-Tour (Vosges, canton de Coussey) qui subsiste encore de nos jours

³ Cf. L. Vanson, *Anciennes sépultures et pierres tombales*, Société d'Archéologie de Neufchâteau, 1906, p. 70 et suivantes.

⁴ Note de Francis Puton adressée à la famille actuelle de Mauléon. Cette note nous a été aimablement communiquée par Madame de Mauléon-Narbonne-Villette, membre de notre association, qui vient de nous quitter récemment et à qui cet article entend rendre hommage.

⁵ Un exemplaire de cet ouvrage est conservé à la B.M.I d'Epinal Golbey, in folio de 66 pages, cote 217 LV

Marie Anne de Mauléon, dite de la Bastide, est la fille de Jean Blaise de Mauléon, seigneur de la Bastide, chambellan du duc de Lorraine Charles III, et d'Antoinette du Châtelet. Selon Marquis, généalogiste du chapitre, elle est reçue chanoinesse de Remiremont un 13 juin sans autre précision pour l'année⁶. Charles III ayant certifié lui-même les preuves de noblesse de la jeune postulante, on peut en déduire que l'année de cet apprébendement est antérieur à 1608, année de la mort du duc. Cette intervention personnelle du souverain pourrait laisser penser que le chapitre avait pu contester quelques lignes⁷. Un acte du 14 mars 1613 relatif à l'organisation du chapitre nous apprend qu'elle était alors grande aumônière⁸. Encore citée le 6 novembre 1613, elle remercie ensuite sans avoir apprébendé de nièce pour se marier avec Jacques de Choiseul, baron d'Ambonville, le 17 octobre 1614. Ses prébendes reviennent alors à l'abbesse Catherine de Lorraine. Marie Anne de Mauléon devient veuve en juillet 1617 suite à l'assassinat de son mari⁹. Entre temps une fille lui était née, Anne Catherine de Choiseul, à son tour chanoinesse de Remiremont en 1626. En 1631, les deux prébendes de « feue » madame de la Bastide sont encore à l'abbesse. Cela nous permet de situer son décès antérieurement à cette date.

Anne Françoise de Mauléon, dite de la Bastide, est la fille de François Charles de Mauléon, seigneur d'Autigny-la-Tour et de Saint-Elophé, colonel au service du duc de Lorraine Charles IV, et d'Anne de Cicon¹⁰. Elle est apprébendée au chapitre de Remiremont en 1665¹¹. Le 5 octobre 1666 un acte émanant de l'autorité abbatiale nous apprend que Dorothée de Salm fait provision de l'office de grande aumônière, vacant depuis la mort de Claude de Haraucourt, en faveur d'Anne Françoise de Mauléon¹². Quelques années plus tard celle-ci quitte le chapitre, prononce des vœux monastiques, revêt l'habit des Annonciades et termine ses jours au monastère de Notre-Dame de Consolation à Nancy qu'avait fondé Catherine de Lorraine au début du 17^{ème} siècle. Dans ce couvent elle s'était fait constamment remarquer par sa ferveur et son humilité¹³.

Gabrielle de Mauléon, dite de la Bastide est citée comme nièce le 21 juin 1678¹⁴. Elle est pourvue de l'office de boursière le 16 août de la même année¹⁵. Cette dame est sans doute la sœur de la précédente. Elle épousera ultérieurement Sébastien, comte de Kinigl, conseiller d'état de S.M. Impériale.

Pierre HEILL



*Le château d'Autigny la Tour,
canton de Coussey,
propriété des Mauléon au 17^{ème}
siècle*

⁶ Recueil Marquis, f° 442

⁷ A. Benoit, Journal de la Société d'Archéologie Lorraine, 1897, p. 36-42

⁸ AD Vosges, Listes Duhamel

⁹ Dom Calmet, Histoire de la maison du Châtelet, p. 186

¹⁰ L. Vanson, op. cit., p. 74

¹¹ Françoise Boquillon, Les chanoinesse de Remiremont, Société d'Histoire de Remiremont, 2000, p.150

¹² B.M. Remiremont, Ms 88, f° 329

¹³ Note de F. Puton, op. cit.

¹⁴ Ad Vosges, G 1362

¹⁵ B.M. Remiremont, Ms. 89, f° 301

Jean-Blaise de Mauléon
Ep. 1558
Antoinette du Châtelet

Louis Charles de Mauléon
Ecuyer de S.A. Gouverneur
de Gondrecourt
Sgr. d'Attigny
Ep. Christine de la Mothe

Renaud de Mauléon
Vicaire Général de
Toul
Prieur de Châtenois

Nicolas de Mauléon
Jésuite

Marie-Anne de Mauléon
Chanoinesse de Remiremont
Ep. 1614 Jacques de
Choiseul
Baron d'Ambonville

François de
Mauléon
Sgr. de la Bastide,
Autigny...
† 1633 à
Pfaffenhofen
Ep. 1623 Catherine
de Salles



*De gueules au lion d'or armé
et lampassé de sable*

Anne Catherine
de Choiseul
Chanoinesse de
Remiremont en
1626

**Généalogie
de la
famille de
Mauléon
en
Lorraine
au 17^{ème}
siècle**

François Charles
de Mauléon
Sgr d'Attigny
Colonel de
cavalerie
Ep. Anne
Catherine de
Cicon

Louis de
Mauléon
Ep. 1659
Charlotte
de Nogent

Claire
Henriette
de
Mauléon
Ep. Louis
de
Choiseul-
Beaupré

Marie Anne
Françoise
Chanoinesse
de
Remiremont
en 1665
Annonciade
à Nancy

François

Marie
Henriette
Chanoinesse
de Poussay

Pierre

Nicolas
François

Marie
Henriette
Chanoinesse
de Poussay

Louise
Chanoinesse
de Poussay

Gabrielle
Chanoinesse
de
Remiremont
Ep. de Kinigl

Le texte qui suit est extrait de la causerie radiophonique réalisée par Claude Mansuy, historien local de La Bresse, qui nous avait présenté quelques temps auparavant son DVD sur l'histoire de sa commune dans les affres de l'époque de la libération de notre région à la fin de la deuxième guerre mondiale. Il nous avait alors autorisés à publier différents textes qu'il nous avait adressés, dont celui qui va suivre. Nous aurons une pensée pour cet érudit, qui nous a quittés depuis.

L'ÉCOLE AUTREFOIS

Marguerite CLAUDE, Maîtresse à LA BRESSE

1811 - 1864

Je vais essayer de faire revivre au travers de RESONANCE FM et pour tous ses auditeurs l'école d'autrefois en vous parlant de Marguerite Claude, maîtresse à LA BRESSE. C'était il y a bien longtemps... Marguerite CLAUDE, jusqu'alors n'a pas laissé de trace tangible, matérielle, de son passage ; c'est une femme oubliée mais elle est, peut-être qui sait, encore présente parmi nous sans que nous le sachions. Ceux à qui elle a enseigné sont morts depuis bien longtemps ; comme tous les enseignants, elle a forgé leur caractère, y a laissé son empreinte, une marque qui a guidé leur vie, et cette marque nous a été transmise par l'éducation que nos parents ont reçue des leurs ; dans nos mémoires, sans que nous le sachions il y a Marguerite CLAUDE ou un autre enseignant qui survit...

Marguerite CLAUDE repose depuis longtemps dans notre cimetière, au milieu des enfants. C'est un symbole ; le monument qui lui a été édifié en reconnaissance domine les petites tombes des si nombreuses petites âmes qui se sont envolées vers on ne sait quel au-delà quand autrefois la vie était si rude et que la sélection naturelle impitoyable ne faisait vivre que les plus forts... Quand vous passerez par là, arrêtez-vous donc un instant sur sa tombe, elle est facile à trouver, c'est la première adossée au mur en entrant côté Rue de la fontaine Saint Laurent...

Mais, de Marguerite Claude, je vous en parlerai un peu plus loin, quand je vous aurai un peu parlé de LA BRESSE où elle est née, où elle a vécu ; de LA BRESSE d'il y a presque deux cents ans... Ce petit hameau n'était qu'apparence ; il y avait des fermes partout sur les collines. souvent encore couvertes de bardeaux de bois qui leur faisaient une sorte de carapace d'écailles, d'armure contre la pluie qui se prolongeait sur la façade ouest et que le temps avait argentés... Leur façade principale, toujours tournée vers la vallée, se découpait sur le vert de prairies encerclées par des murets de pierres sèches qui l'hiver, semblaient coudre, sceller entre eux comme des peaux de bêtes fantastiques, prairies, « beurheux » et parcours... Des gens vivaient là-haut éparpillés dans la montagne. Une vie pastorale simple avec des besoins limités à l'extrême, à l'essentiel, parfois à la simple survie. On s'éclairait par exemple avec de grandes et fines baguettes de bois sec réunies en fagot, taillées au couteau à deux mains à la morte saison quand la nature se repose ; on les appelait les « l'mères » ou les « ell'matte » (lumières ou allumettes), il y avait un trou dans une pierre pour les fixer au dessus d'un cuveau d'eau dans l'étable et on arrangeait les vaches à leur chiche leur... Une montagne peuplée de gens aux rites étranges qui, par exemple, vénéraient les abeilles et allaient leur annoncer les deuils, la mort de leur maître et on mettait un crêpe noir sur la ruche ; quand c'était un événement heureux on la décorait de fleurs, de branches de sapins... Des gens simples dont la qualité d'accueil était citée par les randonneurs du club alpin de Nancy avant 1900 ; on donnait le verre de lait, un peu de beurre en refusant de se faire payer et ces premiers randonneurs, une élite intellectuelle, étaient émerveillés par ce mode de vie aussi rustique que généreux... Sur ces fermes, vivaient le plus souvent trois familles, trois familles, c'était souvent vingt personnes, entre le couple dans la force de l'âge qui occupait les pièces principales du bas, les anciens une ou deux chambres du haut et un couple de jeunes mariés qui attendait de trouver un toit pour s'établir... A partir des années 1830, les pas des plus jeunes se

sont dirigés vers les usines, implantées plus bas dans les vallées, au fil des ans et au fil de l'eau, comme les grains d'un chapelet dont le lien était nos cours d'eau dont elles utilisaient la force, la puissance, la vie ; les tissages bourdonnaient, les hauts fers chantaient en grinçant, les moulins psalmodiaient leur litanie en tic tac... Et dans le clic-clac mécanique assourdissant des métiers, hommes et femmes tissaient la toile de coton ; la vie sur les hauteurs devenait moins dure quand un ou deux salaires rentraient à la maison et ces industriels, qu'il est facile aujourd'hui de qualifier de paternalistes, avaient mis en place, pour conserver leur main d'œuvre tout un système social qui allait de la garderie à l'ouvroir, où les jeunes filles apprenaient à coudre, à broder, jusqu'à la création d'une fanfare, d'un groupe de théâtre, la mise en place d'une bibliothèque, de douches collectives, que sais je encore ; l'école s'inscrivait dans ce schéma et les anciens du secteur se souviennent que le bâtiment principal de l'école du Neuf Pré avait été bâti par le tissage Romaric Jeangeorges avant d'être utilisé comme école communale. Voilà le pays dont il y aurait encore tant à dire, où est née Marguerite CLAUDE, notre pays, notre village, dont on dit ailleurs qu'il est de tradition si particulière, avec souvent une note d'incompréhension...

L'école, puisqu'il y avait école déjà au temps jadis, on en trouve trace fugace peu après 1600 quand la commune à acquis un autre terrain, plus vaste, pour en implanter une nouvelle, la preuve que la commune connaissait, bien avant 1830, la nécessité d'enseigner... Les gamins s'y rendaient quand il n'y avait pas les foins ou les pommes de terre à rentrer, quand la nature se reposait avant de se réveiller au printemps.

Marguerite CLAUDE, fille de Jean Jacques CLAUDE, garde forestier, et de Barbe GEHIN, est née le 3 décembre 1811... Elle a été baptisée le même jour suivant l'invariable habitude de nos ancêtres à qui une certaine église, qui pensait pouvoir assurer ainsi son emprise, faisait croire que les enfants morts non baptisés allaient tout droit aux limbes, une sorte de petit enfer spécialisé pour les accueillir comme s'ils pouvaient avoir déjà péché !

Elle avait 14 ans quand elle débuta dans l'enseignement en 1825 ; elle n'avait pas encore 16 ans lorsqu'elle entra comme maîtresse titulaire à l'école du centre en 1827. Et on peut supposer, sans en avoir la certitude, qu'elle avait commencé à enseigner à la petite école de Vologne, son hameau...

A cette époque, dès leur plus jeune âge, les enfants travaillaient sur la ferme, occupés à la garde du bétail, à tous les petits travaux, ou au bobinage pour le tissage à bras que l'on trouvait dans beaucoup de fermes. Et l'école, c'était l'hiver, et encore, quand ils avaient des sabots à se mettre aux pieds et de quoi se vêtir. La misère régnait bien souvent dans nos montagnes avec des familles qui comptaient pour certaines jusqu'à vingt enfants...

L'école, en bien des endroits, c'était une chambre de ferme où un vieux maître improvisé, moyennant une modeste rétribution d'écolage, reprenait quelques antiques grimoires, quelques vieux bouquins d'école qui contenaient tout son savoir, un tableau, une baguette de noisetier qui pointait les lettres au tableau mais devait aussi constituer une menace. Et voilà réunis sous cette humble fêrulle gamins et gaminés du voisinage durant les mois d'hiver, avec, au milieu de la pièce, certainement le poêle à bois alimenté par les bûches que chaque écolier apportait... Il se faisait là une aussi sérieuse besogne, sans pratiquement de frais que dans bien des palais scolaires d'aujourd'hui, d'où certains adolescents sortent à seize ans sans vraiment savoir lire ou écrire...

Le maître était souvent une maîtresse, quelque jeune fille du voisinage qui se distinguait par son intelligence et qui, après avoir bien appris, transmettait son savoir... Et plus tard, après les premières implantations des tissages mécaniques de coton, leurs patrons, pour faciliter l'instruction des enfants

de leurs ouvriers, ouvrirent des classes privées prenant en charge, sur les bénéfices du tissage, une sorte d'action sociale qui, pour paternaliste qu'elle soit, avait au moins le mérite d'exister....

C'est donc vraisemblablement à Vologne durant les hivers 1825 et 1826 que Marguerite CLAUDE vécut ses premières années d'enseignante. A cette époque, le curé de LA BRESSE se nommait Monsieur THIEBAUT ; cet homme éclairé trouvait qu'à bien des endroits l'enseignement laissait à désirer et les congrégations religieuses n'étaient pas encore suffisamment présentes pour y suppléer. L'Abbé THIEBAUT en souffrait... Si vous voulez trouver trace du Curé THIEBAUT, passez à la petite Chapelle du Brabant ; son nom est porté sur la plaque qui explique pourquoi la construction de cette chapelle y a été dédiée à la Vierge Marie en 1832 (1). Nous ne pouvons porter aujourd'hui de jugement sur ce prêtre, ni sur ses pensées, ni sur la manière dont il décida de les mettre en œuvre ; il y avait à cette époque un vide, il fallait le combler, et pour assurer aux écoles des maîtresses de valeur selon ses idées, il décida de les former lui-même en créant une école d'institutrices chrétiennes qui ressemblait fort à un tiers ordre enseignant ! Il avait discerné en Marguerite CLAUDE un rare ensemble de qualités qui ont fait d'elle, si on en croit les récits, une éducatrice d'exception... Il se disait aussi qu'elle a manifesté, très jeune, une vocation religieuse ; ses parents donnèrent leur plein accord à la proposition du curé THIEBAUT...



Chapelle du Brabant

Et durant deux ans, de 14 à 16 ans, Marguerite se rendit plusieurs fois par semaine au presbytère pour y suivre les cours que lui donnait Monsieur THIEBAUT lui-même... Une école de formation d'institutrices supposant plusieurs stagiaires, le curé THIEBAUT lui trouva bientôt deux autres compagnes, Catherine AUBERT, fille d'un adjoint au Maire qui enseigna ensuite à CORNIMONT et Thérèse MOUGEL qui enseigna à ROCHESSON puis à l'école du Brabant et mourut au Daval. Les trois filles furent reçues au brevet et jugées dignes d'enseigner par une commission présidée par un nommé Monsieur FELIX, alors principal de Collège à REMIREMONT ; à la rentrée suivante, elles furent placées dans leurs écoles respectives ; pour Marguerite CLAUDE, qui n'avait pas encore 16 ans, ce fut celle du centre à LA BRESSE...

Elles avaient reçu toutes trois le nom de Théobaldines du nom de leur Maître le curé THIEBAUT ; il n'en avait pas fait des religieuses mais il leur avait donné un règlement de vie qui s'apparentait à celui d'un ordre ; il les avait même dotées d'un costume semi religieux austère : robe noire, foulard noir tombant en pointe à l'arrière avec une croix d'argent brochant le tout et un petit bonnet blanc au contour gaufré qui est resté dans les souvenirs de celles et ceux à qui Marguerite CLAUDE a enseigné...

Ses élèves l'ont toujours appelé « *Maîtresse* » comme s'ils avaient oublié quel était son nom... Bien sûr, lorsque cette gamine des hauts parut au village, les demoiselles de l'endroit firent des gorges chaudes, encouragées par sa jeunesse et par sa timidité. « *Voilà donc le phénomène !* » disaient-elles, « *Eh bien, il est fameux...* ». Mais il paraît que ces demoiselles à la langue trop bien pendue furent très rapidement remises à la raison par la fermeté de leur nouvelle maîtresse qu'elles avaient trop vite mesurée à leur propre taille...

Maîtresse, je l'appellerai désormais moi aussi sous ce nom, avait paraît-il le privilège rare d'exercer sans effort sur ses élèves un ascendant extraordinaire... Et cela était bien nécessaire pour diriger une classe qui dépassait parfois 200 élèves ! On dit même que le chiffre de 250 aurait été atteint ! Un tel chiffre donne le vertige et laisse ébahi à l'idée de se trouver face à ce régiment de gamins bruyants et indisciplinés... Comment s'imaginer la situation d'alors « *quand ils faisaient la neige* », lorsque la chute de la pression atmosphérique fait grimper aux rideaux les vieux matous placides... Pas un murmure dans la classe ou on pouvait entendre une mouche voler, c'est ce que les récits nous disent ; il devait bien y avoir tout de même quelques rires étouffés, un raclement de sabot, l'envol lourd d'un hanneton introduit en fraude dans la classe mais en tout cas le chahut irréprensible paraît-il n'existait pas...

En tout cas, Maîtresse semble avoir laissé une marque dans les esprits des jeunes qu'elle avait la charge d'éduquer et on trouve plus tard, dans leurs récits, quelques belles envolées lyriques telle celle qui suit : « *Si un jour Dieu permettait qu'un miracle se fit sur sa tombe, pour éveiller l'attention de l'Eglise sur sa mémoire, toute une population se lèverait pour attester non seulement que sa vie fut la vie d'une sainte, mais, dans son cadre modeste, une des plus belles vies apostoliques parmi toutes celles qui illustrent l'histoire de ce temps* ». Et c'est moi, un pur produit de l'école publique, que certains appelaient sans sourire du gentil sobriquet « *d'école du diable* » tant leur vision manichéenne des choses les aveuglait, qui vous parle de la vie d'une enseignante qui portait la croix, d'une semi religieuse... Cela ne me gêne en rien, cela ne heurte pas mes convictions qui sont que si la religion à toute sa place, elle doit savoir y rester... Et je suis persuadé que Maîtresse, si on se reporte à son histoire, devait penser et croire que toutes les opinions sont respectables et que la tolérance devrait être une pratique universelle...

J'ai oublié de vous dire, mais vous l'aviez tous deviné, que Maîtresse enseignait dans une classe de filles ; il n'y avait pas mixité, de même qu'à l'Eglise : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et pour elles, on n'était pas loin de celles d'aujourd'hui qui fréquentent les mosquées... Auriez-vous déjà oublié le foulard obligatoire il n'y a pas si longtemps ?

Maîtresse assurait aussi une sorte de garderie puisqu'il y avait, parqués dans un coin, une douzaine de gamins dont le plus âgé n'avait pas plus de quatre ans, ceux-là devaient être jugés inoffensifs... Mais que faisaient-ils donc dans une classe de jeunes filles aussi chargée et aussi austère ? Les salles d'asile n'existaient encore pas, on avait imaginé de mettre ces moutards dont les parents trop pris par le travail ne pouvaient assurer la garde, dans la classe ; ils y étaient en sécurité et l'un de ceux qui s'y sont trouvés a écrit : « *On n'était à peu près sûr de ne retrouver aucun de nous péri en cherchant des nids, noyé dans la Moselotte, ou pendu à un poirier ! Là, blottis dans un petit coin, nous n'avions d'autre consigne que celle de ne pas bouger ; mais ne pas bouger pendant des heures quand on a trois ans, cela ne se comprend que plus tard, quand on va en béquilles !* ».

Et celui qui avait du être malgré lui changé en statue de sel d'ajouter qu'il arrivait que, fatigués d'entendre à nonner des litanies de b-a ba, b-u bu, qui dépassaient de beaucoup leur niveau, deviennent plus remuants ; alors que les maîtresses auxiliaires étaient incapables de canaliser cette énergie refoulée, il se disait que Maîtresse s'approchait sans paraître changer de place et qu'elle levait le doigt avec un bon sourire... Plus personne ne bougeait plus ; en somme si elle n'avait pas eu vocation d'enseigner, elle aurait pu dresser des fauves !

Cet empire qu'elle avait sur les enfants semblait réel ; durant trente sept ans elle sut maintenir une classe de plus de 200 élèves dans la plus parfaite discipline, ce qui est attesté par un ancien Inspecteur des Vosges, nommé à NANCY, et qui disait : « *Je n'ai jamais vu de classe aussi merveilleusement tenue* ».

que celle de Mademoiselle CLAUDE, de LA BRESSE. Figurez-vous une seule salle de plus de 200 élèves, admirablement appliquée et dans un silence parfait... ».

Vous pouvez désormais imaginer Maîtresse dans son univers, sur son estrade avec le poêle à bois, le tableau noir, peut-être un modeste placard pour serrer quelques livres dans une salle aux murs simplement chaulés qui devait rester toujours un peu sombre surtout les soirs d'hiver lorsque le temps était couvert. Les grandes ouvertures étaient rares à cette époque !

Examinons ses méthodes d'enseignement décrites dans un petit opuscule extrait de la biographie de son professeur, le curé THIEBAUT. Au début, Maîtresse assurait seule l'enseignement, aidée par quelques monitrices, en général les plus grandes filles les plus douées qui allaient quitter l'école ; plus tard, elle prit avec elle une sous maîtresse et la classe fut subdivisée en quatre groupes : les grandes dont elle assurait l'enseignement, les moyennes confiées aux bons soins de la sous maîtresse et les petites en deux groupes confiées aux grandes filles, les monitrices. Et ce système fonctionna jusqu'en 1862 à la satisfaction de tous, notamment des tous les Inspecteurs qui se sont succédés... Et le niveau des élèves, apparemment, n'avait pas à souffrir de ce grand nombre. Et je pense qu'aujourd'hui on jugerait merveilleux les résultats obtenus dans des conditions d'enseignement aussi précaires par des filles qui ne passaient par la classe qu'un an ou deux, parfois un ou deux hivers...

Maîtresse, dans sa carrière, a obtenu toutes les récompenses, toutes les félicitations, voire l'admiration de ses supérieurs lors de chaque inspection. Mais c'est peut-être parce qu'elle ne travaillait pas pour des récompenses qu'elle savait les mériter... Elle semblait, suivant les récits qui parlent d'elle, qu'elle était sans pédanterie, sans aucune morgue, égale d'humeur, qu'elle ne cédait à aucun mouvement de colère et qu'une simple remarque venant d'elle était plus redoutée que les menaces les plus graves des pires châtiments... Si on en croit le prestige extraordinaire qu'elle exerçait, on la devine aussi intelligente, avec de rares qualités d'esprit et de cœur et très certainement une grande dignité, tout cela s'alliant à une compétence professionnelle, à une clarté dans l'enseignement, à une maîtrise de soi hors du commun...

Elle avait aussi certainement « *le don* » comme l'ont certains guérisseurs ou rebouteux qui n'ont rien appris et qui savent... Elle, elle savait tenir sous son regard toute sa classe, dans le détail malgré le nombre, elle devait respirer cette distinction naturelle qu'ont certains êtres qui en imposent par le regard, par la voix sans aucun besoin de froncer les sourcils ou d'élever la voix. On la décrivait avec un visage ascétique aux traits graves mais détendus, avec un regard doux et limpide qui laissait au cœur de ceux qui la croisaient une impression qui les marquait, cela sans elle-même le savoir, sans le chercher ; ses élèves d'autrefois, nos aïeux, en gardaient la marque faite d'estime et d'admiration ; il semble que c'est ce qu'elle inspira à des milliers d'élèves et à toute une paroisse...

Dans tous ces récits, il y a un manque, on ne connaît pas la couleur de ses yeux qu'elle avait peut être clairs...

D'après le curé THIEBAUT, elle était portée à une vie religieuse, mais elle resta à LA BRESSE, s'étant engagée au service des enfants, de l'enseignement ; elle a gardé sa vie durant ce fameux costume de « Théobaldine »... Bien entendu, elle se rendait chaque jour à la messe et y communiait ; chaque dimanche soir, elle réunissait un petit cercle pour la lecture dominicale imposée par le curé THIEBAUT et à tour de rôle elles devaient commenter son prône du matin... Nous pouvons certes aujourd'hui qualifier de prosélytisme sa capacité à faire des adeptes, puisque plus de cent jeunes filles de La Bresse auraient été envoyées par elle au couvent ; en 37 années d'enseignement, c'est une belle moyenne de trois par an... C'était une autre époque, c'était la « *Sainte Bresse* », un autre monde qui

conservait intact l'héritage du passé, celui d'une religion quelquefois subie et imposée, mais souvent une foi réelle... Il se disait aussi qu'il y avait un prêtre ou une sœur dans les bonnes familles, phrase qui se disait de la même manière que « *Hors de l'église, point de salut !* », vision fortement manichéenne et sans beaucoup de nuances de voir les choses avec le bien d'un côté, le mal de l'autre. Cela devait éviter de se poser des questions.

Revenons à Maîtresse qui ne pouvait manifestement pas être de ces simplificateurs là... En 1862, c'était déjà une vieille femme alors qu'elle n'avait que 51 ans ; son métier était devenu plus qu'un sacerdoce... Elle demanda à être remplacée et ce furent les Sœurs de la Doctrine Chrétienne qui reçurent son école, comme en héritage...

La commune lui aménagea un petit logement dans les dépendances de l'école... Sa vieillesse était venue de bonne heure et elle ne se prolongea pas. Elle décéda le 2 janvier 1864... Voici, raconté par le biographe du curé THIEBAUT, comment elle vécut ses derniers moments. Son dernier acte fut digne d'elle et la peint toute entière dans sa modestie et son amour des enfants. Monsieur VALENTIN, le Maire de LA BRESSE, était venu faire une dernière visite à Maîtresse agonisante au sortir d'une séance du Conseil Municipal où il avait été décidé que les funérailles auraient lieu aux frais de la caisse communale et que l'inhumation aurait lieu à la place d'honneur réservée au clergé, à l'angle du portail de l'église et aux côtés du curé THIEBAUT. Comme si elle avait eu le pressentiment d'un tel honneur dont elle ne voulait pas, Maîtresse, de ses lèvres mourantes, demanda à Monsieur VALENTIN la grâce de reposer au milieu du cimetière des petits enfants et c'est là, qu'après des funérailles triomphales où l'on vit des milliers d'enfants pleurer une incomparable mère, furent conduits ses restes mortels et où fut élevé un monument à frais communs par la commune et les habitants... Le monument où je vous ai invité à poser un regard, une pensée, en mémoire d'une enseignante de jadis... et à travers elle, de penser à toutes celles et ceux qui enseignent et à la grandeur leur métier...



La tombe de Marguerite CLAUDE

Claude MANSUY, le 8 février 2009.

Sources partielles : Marguerite CLAUDE Maîtresse, de La Bresse
Extrait de la biographie de M. Thiébaud
EPINAL – imprimerie Lorraine 13, Rue du Boudiou - Edité en 1908

(1) La chapelle du Brabant : chacun sait qu'elle est dédiée à la Vierge, mais on a oublié qu'elle est aussi dédiée à Saint Joseph, patron des agonisants. Avant la construction de la chapelle en 1832, il y avait là une simple croix et on venait y prier pour les agonisants... La tradition orale dit qu'une femme et son enfant y moururent de froid à une époque indéterminée et laisse à penser qu'elle n'aurait pas été secourue à temps par les gens du lieu et cette croix, cette chapelle, pourraient être celles du « repentir » comme la petite chapelle oratoire de la Lunelle est une chapelle de « reconnaissance » édifée en remerciement à la Vierge pour ce secteur du Chajoux épargné par l'armée allemande en novembre 1944... Pour celle du Brabant, une pratique qui aurait survécu encore après la dernière guerre consistait, lorsqu'un proche était gravement malade, à y brûler trois cierges dédiés l'un à Saint Vit, l'autre à Saint Languit, le dernier à Saint Mort. Le premier qui terminait de brûler donnait le sort du malade... Il n'est pas fait mention du pauvre Saint Joseph sur la plaque où figure le nom du curé THIEBAUT ni bien sûr de ces pratiques quelque peu fétichistes et idolâtres...

Micheline Faliguerho

Jean de Bedous

Un héros ordinaire

Du val d'Aspe aux Vosges, 1943-1944



Préface de Jeanne Cressanges

GRAVEURS DE MÉMOIRE

L'Harmattan

TABLE DES MATIERES

Préface	
Avant-propos	
A Bedous avant la guerre	
Juste avant la guerre, en val d'Aspe	
La guerre est déclarée	
Souvenirs de Camillienne	
Une famille béarnaise	
Jean décide de passer en Espagne	
Dans les prisons espagnoles	
La longue et douloureuse attente	
De Malaga à Alger	
Lettre à Simon	
Catherine Traille, passeuse à 16 ans	
Le comte Renaud de Changy, de la Belgique à l'Espagne	
Mémoire collective	
Roger Albéro, "évadé de France"	
Le parcours de Jean Bellocq-Loustau, autre évadé	
Pendant ce temps, à l'Hôtel des Voyageurs	
Frère de combat, François Gerbet	
De Cavalaire à la Bourgogne	
Romanca à Vosne-Romanée	
Le cœur d'Eliane	
Léon et le 1 ^{er} bataillon de choc	
Léon dans les Vosges	
Combats au Haut-du-Tôt, récit anonyme	
Gilbert Pêché, 13 ans, et la guerre	
Germaine Bailly avait 20 ans	
Aimé Gustin, ses... derniers jours	
La Pourfendeuse dans la tourmente	
La mort de Jean	
Une croix dans le pré	
Témoignages	
Mon parrain	
Fin de guerre pour Léon	
Ecrits d'écoliers vosgiens, à la rentrée de 1945	
Les larmes d'une mère	
Le pèlerinage d'Alain	
Aujourd'hui Clotilde	
Remerciements	
Bibliographie	

Bulletin de la Haute Moselle - N° 33



150^{ème} ANNIVERSAIRE de la création de la commune du THILLOT

ÉDITORIAL de Monsieur Jean-Marie SCHAFFAUSER, Principal du collège	1
LE VIEUX THILLOT par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	2
LE GRAND INCENDIE DE JUILLET 1834 par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	7
DES ACTIVITÉS VARIÉES par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	11
LA CRÉATION DE LA COMMUNE DU THILLOT par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	20
LES ANNÉES SARZIN (1893-1931) par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	34
LES HEURES TRAGIQUES DE JUIN 1940 Documents rassemblés par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	41
DES RUINES À LA RECONSTRUCTION ET AU RENOUVEAU par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	47
LES COMBATTANTS DE LA GUERRE DE 1870 par Monsieur Jean-Aimé MORIZOT	55
ARCHEOLOGIE	
ACTIVITÉS DU GROUPE ARCHÉOLOGIQUE Octobre 2008 à fin septembre 2009 par Monsieur Vincent Decombis	60
LA FLÈCHE NÉOLITHIQUE DE FERDRUPT - XOARUPT par Monsieur Vincent Decombis	65
LE PONT ET L'AQUEDUC À REMANVILLERS (FERDRUPT) par Monsieur Vincent Decombis	67
SOUVENIRS	
L'ANCIEN GYMNASÉ	60

Parus

L'Association de Recherches Archéologiques Histoire et Patrimoine d'Eloyes et de ses Environs fait paraître un ouvrage, au prix de souscription de 24 € jusqu'à fin mai 2010 (30 € à partir de la date de parution du 1^{er} juin 2010) :



- L'instruction agricole au début du 19^{ème} siècle : champs d'expérience de Docelles-Tendon, étude du sol, fécondation des fleurs, drainage du sol, engrais, alimentation du bétail, culture des céréales, lexique agricole.
- La population du Grand Fossard : son histoire de 1612 à 1920 (acensements, répertoire des habitants, rôle de l'instituteur rural, lexique des noms.
- Le syndicat agricole de Hadol, fondé par l'Abbé Thomas en 1907 : étude des différents problèmes des agriculteurs au fil des années.
- La deuxième guerre mondiale : bataille de Bir-Hakeim.

Préface de Christian Poncelet, ancien président du Sénat, président du Conseil Général des Vosges.

420 pages, 250 photographies, plans et documents inédits, couverture illustrée en couleurs, reliure cousue.

Auteurs : membres de l'A.R.A.H.P. d'Eloyes, historiens, coordination du président de l'association P. Mathieu.

Commande à adresser à l'Association de Recherches Archéologiques Histoire et Patrimoine d'Eloyes et de ses environs, 8 rue du Perreuil – 88510 Eloyes

A
paraître,
en
souscription

Souscription

La statue de Notre-Dame du Mai



La statue de Notre-Dame du Mai de Dommartin est classée Monument historique depuis 1928. Datant du XV^{ème} siècle, la statue, en grès fin, mesure 1 m 84. Elle est l'une des trois plus importantes Vierges des Vosges.

Jusqu'en 1868, la Vierge se trouvait près de l'autel. Lors des travaux effectués fin du XIX^{ème}, elle fut reléguée sous le clocher puis transférée sur le promontoire du « Cuchot », à la limite des paroisses de Dommartin et de Vecoux.

Ce délicat mouvement eut lieu le 4 mai 1879 en présence d'une foule nombreuse. Tirée par six paires de bœufs, la statue fut installée sur un socle de pierres. La hauteur de l'ensemble mesurait environ cinq mètres.

Chaque année, le premier dimanche de mai, les paroissiens de Dommartin - Vecoux se retrouvaient pour rendre hommage à la Vierge.

Notre-Dame du Mai domina la vallée jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. Exposée aux intempéries, la statue résista difficilement aux rigueurs de l'hiver 1955-1956. Elle risquait d'être détruite au prochain hiver glacial.

Il fallait agir vite. Le Conservateur des Antiquités et Objets d'art sacré du département ainsi que la Commission d'Art sacré du diocèse exigèrent la dépose et le retour de la Vierge en l'église de Dommartin.

Ce qui eut lieu non sans difficultés car de nombreux paroissiens n'admettaient pas que la statue quitte sa montagne du Cuchot. Pour calmer les esprits, il fut suggéré de réaliser une copie pour remplacer l'original. Le projet, estimé couteux, fut différé. L'idée fit cependant son chemin. L'attachement des habitants à leur statue était tel que, sans elle, Dommartin perdait son principal repère.

Pour retrouver ce repère, l'Association Dommartin, Histoire et Patrimoine, soutenue par la population, la Municipalité et la Fondation du Patrimoine va œuvrer à réaliser le projet : rendre à Notre-Dame du Mai sa juste place sur les hauteurs du Cuchot.

Le financement de cette opération sera mené à bien par la levée d'une souscription exécutée par la Fondation du Patrimoine, Fondation dont la vocation, la notoriété et le savoir-faire offrent toute les garanties.

**L'Association Dommartin, Histoire et Patrimoine
et la Fondation du Patrimoine unissent leurs efforts
afin que Notre-Dame du Mai retrouve sa place**



BON DE SOUSCRIPTION

Oui, je fais un don pour aider à la restauration de la statue de Notre-Dame du Mai de Dommartin-lès-Remiremont

(Chèque à l'ordre de Fondation du Patrimoine - Statue Dommartin-lès-Remiremont) et j'accepte que mon don soit affecté à un autre projet de sauvegarde du patrimoine sur le territoire de la commune, pour le cas où celui-ci n'aboutirait pas.

Mon don est de _____ euros et je bénéficie d'une économie d'impôt.

Je souhaite bénéficier d'une économie d'impôt au titre de l'impôt sur le Revenu l'impôt sur la Fortune l'impôt sur les Sociétés

Pour les particuliers, votre don est déductible de l'impôt sur le revenu à hauteur de 65% du don et dans la limite de 20% du revenu imposable. Ex. : un don de 100 € = 66 € d'économie d'impôt, ou de l'impôt sur la Fortune à hauteur de 75% du don dans la limite de 50 000 €. Cette limite est atteinte lorsque le don est de 66 666 €. Ex. : un don de 100 € = 75 € d'économie d'impôt.

Pour les entreprises, réduction d'impôt de 60% du don dans la limite de 5 pour mille du chiffre d'affaires. Exemple : un don de 500 € = 300 € d'économie d'impôt.

Votre don donnera lieu à l'envoi d'un reçu fiscal, que vous pourrez joindre à votre déclaration de revenus.

Nom ou Société _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Coupon réponse à renvoyer à : Fondation du Patrimoine - Délégation Régionale de Lorraine - 62, rue de Metz - 54000 NANCY - Tél./Fax : 03.83.46.86.35.

Conformément à la loi informatique et libertés n° 78-17 du 6 janvier 1978 relative aux fichiers, à l'informatique et aux libertés, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant dont nous sommes seuls destinataires.

Le maître d'ouvrage s'engage à affecter l'ensemble des dons à un projet de sauvegarde du patrimoine sur le territoire de la commune, pour le cas où le projet de restauration n'aboutirait pas.

Les prochains rendez-vous **de la Société d'Histoire de Remiremont et de sa Région**

Assemblée générale :

Le samedi 26 juin 2010, à 16h.00, au centre culturel de Remiremont (salle des conférences)
Suivra en soirée le traditionnel pique-nique au Saint-Mont (possibilité de transport en 4/4 pour les personnes qui ne pourraient accéder à pied). Rendez-vous au parking en face du restaurant St Romary à 18h00. Participation individuelle aux frais : 5 € (collectés sur place).

2^{ème} salon du livre Vosges-Lorraine, le 5 septembre 2010 :

Organisé par la Fédération des Sociétés Savantes des Vosges
A l'église des Cordeliers, Les Thons (canton de Lamarche), dans un site historique remarquable.
De nombreux livres régionaux, neufs ou d'occasion proposés par les différentes sociétés d'histoire du département.

Journées du patrimoine, les 18 et 19 septembre 2010 :

Notre association participera à cette manifestation devenue incontournable, en présentant une exposition dossier sur Jules Méline, le grand homme politique romarimontain, préparée par Jean-Pierre Stocchetti, et organisera une visite guidée sur le thème de l'histoire de la communauté juive de Remiremont, conduite par Gilles Grivel.

Bourse aux livres anciens et d'occasion les 9 et 10 octobre 2010 :

A l'Espace du Volontaire.
L'association accepte les dons et non plus les dépôts vente contrairement aux années précédentes : tous livres, revues, documents antérieurs à 1960 sont les bienvenus. Nous contacter au préalable.

Les 15, 16 et 17 octobre 2010 (et non au mois de septembre comme annoncé précédemment par erreur) :

Journées d'études vosgiennes,
à Bains-les-Bains, à la Manufacture et à Fontenoy-le-Château
Le programme détaillé sera communiqué en temps utile.

Rencontre d'Histoire des Hautes Vosges, avec les sociétés d'histoire d'Alsace et de Lorraine

Le samedi 23 octobre 2010, de 9h.30 à 17h.00

- Thème principal de la journée : « L'histoire militaire dans les Vosges du sud, du 17^{ème} au 19^{ème} siècles ».
- Programme (détail transmis en temps utile) :
 - Matinée : conférences au Centre Culturel de Remiremont
 - Repas de midi possible sur inscriptions
 - Après-midi : visites guidées (ville de Remiremont, fort du Parmont)

Cette livraison de notre bulletin de liaison **Romarici Mons** a été composée, illustrée et mise en page par Michel Claudel, à qui on peut adresser des textes, communications ou informations pour le prochain numéro : 4 rue des Prêtres - 88200 REMIREMONT ou claudel.mi@orange.fr

Reproduction : B.T.C.R., rue des Poncés - 88200 Saint-Etienne-Lès-Remiremont